

INTRODUCTION

Madame de Genlis, de la mondanité à la retraite

LORSQUE Madame de Genlis termine son roman épistolaire *Adèle et Théodore ou lettres sur l'éducation*, en 1781, pour une publication en janvier 1782, elle n'a que trente-six ans et éprouve déjà la lassitude d'une vie consacrée précocement à la mondanité. Stéphanie-Félicité Ducrest de Saint-Aubin, comtesse de Genlis, est née le 21 janvier 1746¹ de parents de noblesse d'épée. Le 31 juillet 1751, son père acquiert le fief de Saint-Aubin-sur-Loire ce qui lui donne le titre de marquis mais très rapidement, l'aisance financière conjugale se volatilise à la suite des agissements d'un père et d'une mère imprévoyants. La jeune Félicité passe les premières années de sa vie dans un château délabré, sans éducation et laissée à elle-même. La mère accompagnée de sa fille part vivre à Paris, d'abord chez une parente madame de Bellevaux, maîtresse du fermier général Le Normand d'Étiolles puis chez un autre fermier général, La Popelinière. Dans ces deux résidences, Félicité Ducrest de Saint-Aubin apprend la frivolité, une vie passée dans les divertissements mondains et exécute des rôles de jeune première sur les théâtres privés en même temps qu'elle se fait admirer pour ses talents de harpiste en particulier.

Son père, de retour de Saint-Domingue où il était parti, en vain, dans l'espoir de reconstruire sa fortune, est fait prisonnier par les Anglais et c'est dans ces

1. Pour connaître en détail la vie de madame de Genlis, cf. l'ouvrage de Gabriel de Broglie, *Madame de Genlis*, Paris, Perrin, 1985. Il existe aussi la ressource que présentent les *Mémoires* de madame de Genlis mais qu'il faut lire avec toutes les précautions nécessaires quand il s'agit d'un texte autobiographique!

circonstances qu'il rencontre le comte de Genlis qui s'éprend très rapidement de la jeune fille, l'épouse contre le gré de sa famille en 1763. Peu de mois après, madame de Genlis conquiert sa belle-famille pour laquelle elle éprouve une réelle affection, à l'égard, entre autre, de madame de Puisieux, tante de son époux. Ses deux filles Caroline et Pulchérie naissent respectivement en 1765 et 1766.

En juin 1772, elle donne son accord pour devenir dame de compagnie de la duchesse de Chartres répondant ainsi à la demande du duc d'Orléans rencontré par l'intermédiaire de sa tante madame de Montesson, qui épousera le duc, secrètement, le 23 juillet 1773. Son entrée dans la société du Palais-Royal que madame de Genlis qualifie comme étant la plus brillante et la plus spirituelle de Paris, l'introduit dans les milieux de la dissipation aristocratique dont le duc de Chartres, futur Philippe-Égalité, est un des pivots essentiels. Peu de jours après sa prise de fonction, madame de Genlis devient sa maîtresse, situation dont l'équivoque lui sera toujours reprochée par ses détracteurs sa vie durant et sur laquelle ses *Mémoires*² restent silencieux. Pendant sept années, madame de Genlis éprouve les désagréments provoqués par le côtoiement des femmes du Palais-Royal pour qui elle éprouve peu de sympathie, la contrainte qui lui est imposée par un mode de vie qu'elle dénigre dans ses mémoires et dont elle se délivre en 1779 par son entrée à Bellechasse, pavillon construit à la demande du duc de Chartres sur le terrain du couvent du Saint-Sépulcre selon les plans préparés par madame de Genlis. Elle s'y installe avec sa mère, madame de Saint-Aubin, ses deux filles, Caroline et Pulchérie, les deux jeunes princesses, mademoiselle d'Orléans et mademoiselle de Blois et leurs femmes de chambre. À partir de cette époque, madame de Genlis partage sa vie entre ses occupations d'éducatrice et les moments réservés à une sociabilité choisie, auprès du duc et la duchesse de Chartres, sa famille et quelques amis qui lui rendent visite le soir dans le cadre de l'intimité familiale. Le samedi, elle tient salon, de six à neuf

2. Cf. l'édition récente des *Mémoires de madame de Genlis*, édition présentée et annotée par Didier Masseur, collection « Le Temps retrouvé » au Mercure de France, 2004. Elle reprend en la réduisant le texte original publié en 1825, chez Ladvocat, libraire de S.A.R. Monseigneur le duc de Chartres, au Palais-Royal, intitulé *Mémoires inédits de M^{me} la comtesse de Genlis sur le XVIII^e siècle et la révolution française depuis 1756 jusqu'à nos jours*. Les sept premiers tomes sont autobiographiques et chronologiques, le tome VIII propose des réflexions de poétique, le IX est intitulé *Les souvenirs de Félicie*, le X comprend la *Correspondance de deux jeunes amis*, un dialogue, un proverbe de société, des réflexions et anecdotes et le *Dictionnaire critique et raisonné des étiquettes de la cour, des mœurs et des usages du monde*.

heures et demie, où elle reçoit artistes et hommes de lettres parmi lesquels Buffon, La Harpe, Marmontel.

Le 6 janvier 1782, elle est nommée par le duc de Chartres gouverneur³ des princes dont le fils aîné, le duc de Valois, futur chef de la Maison d'Orléans, héritier du titre et de la fortune familiale et futur premier prince du sang. Elle assume désormais l'éducation de tous les enfants d'Orléans, le duc de Valois, de Montpensier, le comte de Beaujolais, la princesse Adélaïde d'Orléans restée seule après la mort de sa jumelle. Cette nomination, contraire à tous les usages, fit scandale non seulement parce qu'il n'était pas convenable qu'une femme ordonne une éducation princière mais aussi pour les raisons énoncées précédemment : le lien particulier unissant madame de Genlis au père des enfants dont elle a la charge. Parut surprenant encore, la réunion en une même personne, femme qui plus est, des charges de gouverneur et de précepteur, ordinairement distinctes, en même temps qu'une éducation associant fille et garçon. La tradition voulait que le gouverneur et le précepteur aient des missions séparées et complémentaires. L'*Encyclopédie*, à l'article 'gouverneur d'un jeune homme'⁴, précise : « *L'objet d'un gouverneur n'est pas d'instruire son élève dans les arts ou dans les sciences. C'est de former son cœur par rapport aux vertus morales, et principalement celles qui conviennent à son état; et son esprit par rapport à la conduite de la vie, à la connaissance du monde et des qualités nécessaires pour y réussir.* » Le précepteur, quant à lui, a la charge de transmettre un savoir. Cette dichotomie entre instruction et conduite morale paraît peu satisfaisante : comment dissocier les deux ? J.-J. Rousseau s'insurge dans l'*Émile* contre cette disqualification du précepteur d'autant que, pour lui, la seule conduite à avoir est d'apprendre à l'enfant les devoirs de l'homme. Il rejette le terme de précepteur au profit de celui de gouverneur afin de mettre en évidence l'inanité d'une seule éducation qui ne serait pas essentiellement conduite par des principes moraux.

C'est dans ces circonstances particulières que paraît le roman éducatif de madame de Genlis, *Adèle et Théodore*. La préface de la deuxième édition montre à l'évidence que madame de Genlis n'entend pas dissocier gouvernance et préceptorat.

Cet ouvrage n'est pas sa première production littéraire. Sa carrière de femme de lettres commence de manière opportune par la publication en 1779-1780 du

3. Je reprends à dessein, le terme de gouverneur voulu par madame de Genlis !

4. D'André Lefebvre, t. VII, 1757, p. 792.

*Théâtre à l'usage des jeunes personnes*⁵, paru chez le même éditeur M. Lambert et F.-J. Baudouin, en quatre volumes. Cette parution qui connut d'emblée un grand succès est le résultat de ce qui a été d'abord une pratique sociale commencée très jeune avec sa mère lors de spectacles de société à l'occasion desquels la jeune Félicité a exposé ses talents de musicienne et de comédienne. Pratique poursuivie avec sa tante madame de Montesson et par la suite avec ses deux filles pour qui elle compose ses premières pièces. L'édition de ces premières pièces, *Agar dans le désert, La Belle et la bête, Les Flacons, L'Île heureuse, L'Enfant gâté, La Curieuse et Les Dangers du monde* est justifiée par le souci de faire œuvre charitable puisque le bénéfice de la publication revient à des frères dans le besoin. Les *Mémoires* sont très claires sur ce point. Est affirmée, par ailleurs, la volonté de faire œuvre vertueuse, tout épisode dramatique s'achève sur une leçon morale. Écriture dramatique innovante et écriture d'édification sont associées en une démarche qui, désormais, sera une des clefs de voûte de l'entreprise littéraire genlisienne.

En 1781, madame de Genlis publie les *Annales de la vertu ou cours d'histoire à l'usage des jeunes personnes par l'auteur du théâtre d'éducation*, chez le même éditeur. En janvier 1782, *Adèle et Théodore*, roman auquel succèdent, la même année, *Essai sur l'éducation des hommes et particulièrement des princes par les femmes pour servir de supplément aux Lettres sur l'éducation*, paru chez Guillot, Paris, Amsterdam, et *Les Veillées du château ou cours de morale à l'usage des enfants par l'auteur d'Adèle et Théodore*, chez M. Lambert et J.-M. Baudouin, ouvrage qui aura lui aussi un grand succès. Son *Essai* confirme la légitimité de la présence d'une femme pour assurer l'éducation d'un prince. La femme « Dieu tutélaire de la maison⁶ » a une intelligence sensible, des qualités naturelles d'altruisme qui lui permettent de transmettre la vertu à son disciple sans contrainte et artifice. Elle dessine la figure d'un mentor au féminin qui garde les particularités propres à son sexe, un sexe qui n'est ni savant, ni pédant auprès duquel l'élève trouvera les ressources nécessaires pour assumer son destin futur. Ce faisant, elle n'ignore pas qu'elle va à l'encontre des règles de l'étiquette mais se défend par la nécessité de renouveler les principes de l'institution du prince.

5. Cf. M.-E. Plagnol-Diéval, *Madame de Genlis et le théâtre d'éducation au XVIII^e siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, n° 350, 1997.

6. *Essai sur l'éducation des hommes et particulièrement des princes par les femmes pour servir de supplément aux Lettres sur l'éducation*, Amsterdam et Paris, 1782, p. 11.

Ainsi, en l'espace de quelques années, s'affirment l'entrée en littérature de madame de Genlis, les caractéristiques majeures de ce qui fonde son projet littéraire : une activité discursive inscrite dans une activité sociale dont la source s'alimente à une éthique⁷, une poétique dialoguée et argumentative, un ensemble de représentations, personnages et lieux, privilégiant le quotidien et le sensible.

Vie personnelle et vie littéraire se dynamisent mutuellement, l'écriture pour madame de Genlis est un creuset expérimental dont les effets rejaillissent sur sa vie quotidienne et inversement. Son théâtre d'éducation est l'aboutissement d'une pratique sociale de divertissement, son roman éducatif épistolaire est une présentation de ce qui constituera les lignes de force d'une pédagogie mise en pratique au quotidien dans la fonction qui lui est impartie. C'est, en quelque sorte, l'exposition d'une méthode éducative, offerte à tous ses lecteurs (et nous savons qu'ils furent nombreux), à un moment où elle devient le gouverneur d'enfants princiers, fille et garçon, qui prend valeur de contrat moral entre elle et une opinion publique dont elle sait fort bien qu'elle ne lui est pas toujours favorable. Elle sait qu'elle doit relever un défi : comment être femme et gouverneur ? Sa préface, audacieuse par le ton et l'indépendance adoptée, est une réponse à sa récente nomination décriée par certains. Les portraits peu amènes de personnages féminins comme ceux de madame de Surville, représentant madame de Montesson ou de madame d'Olcy, figurant madame de La Reynière sont aussi une source d'animosité à son égard qu'elle n'ignore pas. Notons également l'ambiguïté du texte, entre réalité et fiction : les prénoms des deux enfants, Adèle et Théodore se confondent avec les surnoms donnés aux enfants du duc d'Orléans. Le portrait de madame d'Almane, mère entièrement dévouée à ses enfants, apparaît comme sa propre apologie et recueille les moqueries de ses détracteurs.

En outre, elle brave, sciemment, la sphère des encyclopédistes en proposant, quelques mois après sa parution, son roman éducatif aux suffrages de l'Académie française pour le prix Montyon à côté de madame d'Épinay, leur égérie, amie de Voltaire, de Diderot, de Duclos, maîtresse de Grimm, qui brigue le prix pour la deuxième partie des *Conversations d'Émilie*. Sans surprise, les *Conversations* l'obtiennent par douze voix contre quatre et madame de Genlis, comme elle l'avait annoncé avant le résultat du vote si celui-ci lui était défavorable, publie un conte

7. Voir Isabelle Brouard-Arends, « Trajectoires de femmes de lettres, éthique et projet auctorial, madame de Lambert, madame d'Épinay, madame de Genlis », *Dix-huitième siècle*, n° 36, 2004, p. 189-196.

Les Deux réputations, inséré dans *Les Veillées du château* qui fustige la « fausse philosophie » et certains de ses représentants : Marmontel, Voltaire, La Harpe, Fontenelle. Cette accusation constitue, après la publication de son théâtre d'éducation qui avait recueilli l'assentiment général, une scission déclarée vis-à-vis du parti encyclopédiste. Désormais, madame de Genlis sait qu'elle devra compter sans leur appui.

Traité, apologue, roman ?

Adèle et Théodore ou lettres sur l'éducation contenant tous les principes relatifs aux trois différents plans d'éducation des princes, des jeunes personnes, et des hommes : le titre attire d'emblée l'attention du lecteur par l'ampleur et l'originalité du dessein affiché : homme et femme, éducation privée et éducation à l'usage des princes se trouvent confrontées, organisées par le souci de proposer une conception unitaire capable de cimenter vie privée et vie publique.

L'ouvrage ne reprend pas le partage habituel à nombre de traités d'éducation entre règles de vie à l'usage des garçons et à l'usage des filles. Madame de Genlis ne conçoit pas a priori une éducation sexuée même si le parcours éducatif est parfois plus précisément orienté vers l'un ou l'autre. C'est là une première particularité du projet. La deuxième est l'évocation parallèle de la vie d'un jeune prince. Se dessinent ainsi tout au long du texte deux réseaux analogiques entre privé et politique. La conduite éducative à l'usage du prince se fonde sur les mêmes pré-supposés philosophiques et moraux.

Contrairement à la modestie, la réserve exprimée par Rousseau vingt ans auparavant, dans son *Émile ou de l'éducation* (l'expression « traité » n'apparaît pas, il déclare dans sa préface : « on croira moins lire un traité d'éducation que les rêveries d'un visionnaire de l'éducation »), la légitimité de l'entreprise de l'éducatrice, de la romancière (?) est exprimée avec force et redondance. Cette attitude manifeste une des divergences essentielles entre Rousseau et elle. Rousseau doute du bien-fondé de ses observations, il réalise pertinemment la difficulté d'asseoir la pratique sur la théorie. Au contraire, Madame d'Almane termine sans ambages ses réflexions par ces propos : « *Ma méthode est bonne, mon système n'est point chimérique*⁸. »

8. T. III, lettre LXIX, p. 627.

Vingt années séparent les deux textes, vingt années au cours desquelles la réflexion pédagogique a mûri, a trouvé sa légitimité. Affirmant la validité de sa démarche par le biais de l'illusion fictionnelle, l'auteur confirme l'avancée de son temps en la matière.

Rousseau dépassé, Rousseau contesté, certes, mais toujours présent dans ces *Lettres sur l'éducation*. Il est explicitement cité, de nombreuses fois, dans un double mouvement d'adhésion et de refus. Fréquemment y est associé le nom de Locke mais celui-ci n'est jamais mis en cause dans ses positions. Rousseau semble bien souvent être un pâle reflet de son véritable maître. Ainsi, à propos de l'éducation physique des enfants, la critique d'imitation est vive : « *Rousseau, dont tous les soins qu'il prescrit à cet égard, n'a fait que reprendre le système de Locke; il est vrai qu'il ne le cite pas, mais il le copie littéralement*⁹. » Nous pourrions développer d'autres exemples de références à cet auteur dont le but est d'amoindrir la pensée rousseauiste. Les combinaisons intertextuelles ont pour fonction, explicitement exprimée, de proposer un bilan critique, de dresser des filiations historiques mais aussi de prendre rang parmi les grands noms de la réflexion éducative.

L'évocation de ces prédécesseurs l'inscrit dans une continuité de pensée et d'intérêt partagé pour l'enfant, mais il s'agit aussi en les dissociant, de mettre en évidence les lacunes ou les plagiat du maître à penser qu'est devenu Rousseau : « Rousseau doit à Sénèque, à Montaigne, à Locke et à monsieur de Fénelon, tout ce qu'il a de véritablement utile dans son livre, à l'exception d'un principe bien important, et qu'il a eu la gloire de développer le premier : *c'est que la plus grande faute qu'on puisse commettre dans l'éducation, est de trop se presser et de tout sacrifier au désir de faire briller son élève*¹⁰. » La tension ainsi opérée exprime, contrairement, le nécessaire consensus, en cette période, à l'égard des grands principes rousseauistes sur l'importance des rôles parentaux – bien qu'ils soient bien absents dans *Émile* – sur l'apprentissage des sens, sur le développement de l'autonomie de l'enfant, sur l'excellence de l'expérimentation personnelle, etc. mais elle cherche à exprimer également une réflexion personnelle nourrie, certes, par les grandes références en la matière et Rousseau en particulier, mais surtout enrichie du privilège essentiel d'être femme et mère.

L'appel aux mères lancé par Rousseau a été entendu, elles se sont emparées de ce matériau, elles en ont fait leur terrain de prédilection sans savoir encore

9. T. I, lettre XI, p. 90.

10. T. I, lettre XXIV, p. 129.

comment le manier personnellement. Les femmes écrivains de ce temps oscillent en permanence entre allégeance et contestation. Madame de Genlis, dans cet ouvrage en particulier, représente parfaitement la difficulté où elles se sont trouvées pour exprimer une pensée aboutie. Le lacis intertextuel opère dans un double mouvement de protection et de revendication : reconnaître l'éventuel mérite des prédécesseurs pour mieux mettre en évidence l'originalité de sa propre démarche.

L'indice révélateur est le caractère « polygénérique » d'*Adèle et Théodore*. Le choix générique opéré par madame de Genlis, un roman épistolaire, est un procédé éprouvé. La forme convenue offre la liberté de l'interlocution, la souplesse d'un dialogue différé au cours duquel chaque interlocuteur peut mettre en scène son théâtre argumentatif, le processus d'apparente souplesse offert par la polyphonie des voix narratives démantèle les procédés trop arides d'un traité. Il offre, en outre, la liberté de s'échapper vers les terres de la romancie. L'imaginaire côtoie ainsi l'énoncé argumentatif mais il est toujours mis en situation de vraisemblabilisation grâce au procédé formel de la rencontre, de l'aspect fortuit de l'événementiel. Dans le même temps où s'affirme la validité de la méthode, où est donc privilégié l'aspect didactique de l'ouvrage, est refusé à celui-ci son appartenance au genre romanesque : « *Ma méthode est bonne, mon système n'est point chimérique, et mon ouvrage n'est point un roman*¹¹. » La conclusion confirme ainsi l'entreprise énoncée dès le titre, cette dénégation de la fiction est exprimée au cours de la narration. En note, au tome II, p. 375, est mentionnée la véracité de l'histoire racontée. Les malheurs de la Duchesse de ..., cette jeune femme enfermée de longues années dans une grotte, crue morte par sa famille entière, par sa propre fille, à la suite de la machination d'un mari jaloux, font frémir n'importe quel lecteur sensible. Ils auraient pu sembler incroyables. Ils auraient pu laisser penser que la narratrice était tombée dans les pièges de l'affabulation. De la même manière, la vie édifiante de monsieur et madame de Lagaraye prend toute sa force parce qu'elle est déclarée véridique : « *Cette histoire est très vraie, et l'auteur en tient les détails d'une personne qui a eu le bonheur de connaître particulièrement M. et M^{me} de Lagaraye qui ne sont morts que vers 1752*¹². » Les dénégations de cette nature sont fréquentes, encore en cette fin de siècle, en par-

11. C'est nous qui soulignons.

12. T. I, Lettre LXIII, p. 250.

ticulier dans les œuvres romanesques féminines. Il importe de prétendre être une mémorialiste plutôt qu'une romancière, Madame de La Fayette, s'y est employée en son temps, nul n'a été dupe.

Traité pédagogique, traité de morale, mémoires ou roman ? *Adèle et Théodore* participe de ces différentes écritures ; ce qui caractérise ce texte est, en effet, son indétermination générique. Le terme d'hybridation, tout anachronique qu'il soit, pourrait qualifier la démarche instrumentale de madame de Genlis. *Adèle et Théodore* tient, en effet, du traité, du roman voire du catéchisme¹³. Les morceaux de vie proclamés comme véridiques tiennent de la Légende dorée, ils fournissent aux enfants un catalogue des bons et des méchants. L'enfant voit autour de lui des modèles comportementaux. L'abnégation, le sacrifice sont des exemples vivants. Le cœur et les sens sont fortement impressionnés. L'identification recherchée opère ainsi parfaitement.

L'ouvrage de madame de Genlis ne développe pas un exposé en forme de principes éducatifs, la médiation littéraire autorise des déviations imaginaires, la fable alimente le ludique faisant oublier l'austérité de principes autoritaires qui, s'ils s'exprimaient dans leur brutalité, pourrait inquiéter un lecteur naïvement persuadé de l'apparente libéralité éducative. Son prosélytisme pédagogique déjoue l'aridité de la systématisation.

Au moment où elle écrit *Adèle et Théodore*, elle connaît le bonheur choisi de l'abnégation pour se consacrer à ses responsabilités éducatives. Le retrait du monde lui semble être une condition essentielle pour assumer les charges qui lui ont été confiées. Ce que Rousseau ne concevait pas encore comme possible dans l'*Émile*, dans le milieu de l'aristocratie, à savoir l'engagement parental, est considéré ici comme une évidence.

De nombreux postulats philosophiques et moraux président à l'ordonnement de la conduite éducative ; le premier d'entre eux, essentiel, est la certitude du pouvoir de l'éducation ; la baronne s'insurge contre le jugement de Rousseau concernant la bonté naturelle de l'homme. Livré à lui-même, sans le secours de l'éducation, l'enfant se laisserait aller à son égoïsme naturel, il ne s'élèverait pas

13. M. E. Plagnol remarque, à propos de son théâtre : « *Résumée en articles de catéchisme, la morale de madame de Genlis n'est guère originale. Cette morale chrétienne transformée qui parle peu de foi ou d'espérance, hormis dans un cadre précis, mais qui exalte la charité, s'appuie sur une nouvelle conception de la religion. Celle-ci, de moins en moins spirituelle, se justifie socialement* », in revue *Dix-huitième siècle*, P.U.F., 1992, n° 24, p. 381, « Le théâtre de madame de Genlis, une morale chrétienne sécularisée. »

vers les hauteurs de la vertu, il ne connaîtrait pas l'amour de l'autre, le bonheur de la charité. L'éducation a le pouvoir de rectifier les vices et surtout, a comme tâche essentielle de révéler les vertus.

Dans cette perspective, le rôle imparti à l'éducateur devient primordial : *« Rousseau a dit fort éloquemment que l'homme naît essentiellement bon, et qu'entièrement livré à lui-même, il le serait toujours (...). Je crois cette idée fausse, l'homme livré à lui-même, serait nécessairement vindicatif, et par conséquent il n'aurait ni grandeur d'âme ni générosité (...) Enfin, une réflexion bien consolante pour les instituteurs, c'est que tout ce que les enfants annoncent de mauvaises qualités peut n'être d'aucune conséquence pour l'avenir, parce qu'une bonne éducation peut les rectifier, tandis qu'au contraire, par la même raison, on doit entièrement compter sur toutes les vertus qu'ils promettent¹⁴. »* Ces prémices étant posés, l'éducateur règne en maître sur sa créature, vouée innocemment à son pouvoir toujours légitimé et justifié par l'exigence de révéler l'enfant à lui-même quand les dispositions naturelles ne demandent qu'à s'exprimer ou, lorsque la nature s'avère défailante, de le contraindre par lui et malgré lui à commettre de bonnes actions.

Madame de Genlis se propose d'illustrer une éducation et une morale en action. Sa réflexion fondée sur une succession de relations d'événements vécus se construit par l'observation, l'expérimentation, les enfants se transformant alors en cobayes pour les besoins de la démonstration. Le lecteur d'aujourd'hui ne peut qu'être surpris par la cruauté de certaines expériences. S'y exprime parfois, un sadisme avant la lettre, tant l'enfant devient un outil d'investigation de pré-supposés philosophiques. La mise en situation, minutieusement préparée, ne laisse aucune liberté au pauvre impétrant à la vertu. La morale ne se commande pas, elle s'éprouve d'abord et parfois dans la douleur. Adèle comme Théodore se trouvent confrontés à des événements préparés par leurs parents qui, devenant observateurs attentifs, les manipulent en secret afin que l'enfant ne puisse échapper à la voie du bien.

De nombreux épisodes parsèment les récits du baron ou de la baronne, épisodes au cours desquels le néophyte est partagé entre sa conscience, son sentiment du devoir et sa naturelle propension à l'égoïsme. Théodore, par exemple, doit faire le sacrifice de sa gourmandise, de son goût légitime pour les bonbons, Adèle, quant à elle, doit consacrer son pécule personnel au secours de nécessiteux.

14. T. I, lettre XIX, p. 110.

Toutes ces actions vertueuses servent à l'édification de l'enfant mais surtout confirment les éducateurs dans le bien-fondé de leurs principes. L'orgueil qu'ils en éprouvent, s'exprime avec délectation, ils jouissent de leur pouvoir : « *Ce seul exemple vous donnera une idée de la manière qu'on peut prendre pour mettre les enfants aux prises avec leurs passions, et leur apprendre à en triompher*¹⁵. » Le triomphe évoqué est beaucoup plus celui de l'éducateur, pourfendeur du vice, il a vaincu par l'entremise de son élève.

Éducation et morale, nous le comprenons, ne peuvent être dissociées. La mise en situation permet des études de cas à partir de l'enfant ou aussi grâce à des rencontres de personnages remarquables. L'éducateur agence l'expérimentation, organise le voyage (nous retrouvons là un topos cher à la littérature éducative), la rencontre apparemment fortuite avec l'événement, l'individu, autorise la construction d'un discours de rationalisation à partir de l'exemplarité.

L'enfant, sorte de prototype, apprend par le bonheur ou la souffrance. Toute situation devient emblématique d'une leçon à transmettre ou à recevoir. Ces procédés habilement agencés par madame de Genlis font oublier que nous lisons un traité. Cela explique-t-il le soin de préciser en ses propos conclusifs que son ouvrage n'est pas une fable ?

Le recours à l'exemplarité des personnages, à l'exemplarité des parcours pourrait nous faire songer à un récit hagiographique, de facture laïque, bien qu'il soit largement soutenu par une morale chrétienne. La force du message passe par l'ébranlement, la déstabilisation de l'impétrant, l'éducateur convie bon gré mal gré son élève à un cheminement initiatique savamment gradué entre châtement et récompense octroyés non par le maître mais par l'apprenti lui-même, conscient de ses fautes et de ses mérites, l'enfant est ainsi constamment entretenu dans la contrainte de ses devoirs, assumés grâce à une liberté feinte. Responsabilité prématurée, vigilance de tous les instants pour être conforme à l'idéal parental, le poids moral transforme progressivement l'enfant en adulte. La mère d'Adèle, madame d'Almane se félicite de la maturité de sa fille, signe patent de l'excellence de la formation. Elle insiste auprès de son amie pour qu'elle applique sa méthode : « *Enfin, que tout soit en action, que tout soit en situation, et votre fille à seize ans aura plus d'expérience que la plupart des femmes n'en ont communément à vingt cinq*¹⁶. »

15. T. I, lettre XVI, p. 103.

16. T. I, lettre XXXVI, p. 140.

L'action, la situation marquent profondément l'élève, il est fait appel à son affectivité, à l'appel de ses sens. La vue, l'ouïe, l'odorat sont sollicités : l'éducateur est un parfait émule de la philosophie sensualiste. La pensée lockienne est explicitement présente et travaille l'apprentissage en permanence tant il est clair que les sensations et les affections, parfois violemment ébranlées pour qu'elles soient mieux contrôlées, sont les fondements d'une démarche structurante : « *Dès à présent, nous faisons usage, pour eux, des jeux de nuit (...), afin, en les accoutumant aux ténèbres et à l'obscurité, de les préserver à jamais de ces noires idées qui ont tout pouvoir sur l'imagination*¹⁷. » L'instruction dépend de la sensation, il importe, par conséquent, de fournir en permanence une nourriture expérimentale pour alimenter corps, cœur et esprit. L'éducation est saturée de séquences préparées par la diligence parentale afin que chaque moment de la vie se transforme en épisode instructif. Nulle réelle disponibilité, nulle réelle liberté pour l'enfant. L'ordonnancement minutieux des heures de la journée donne le vertige!

Le but ultime de ces longues années d'apprentissage est le mariage avec un époux choisi par les parents depuis longtemps. La narration se termine sur le mariage d'Adèle et Théodore. La mère satisfaite a le sentiment du devoir accompli. Le parcours évoqué n'est pas seulement celui des deux enfants. La profession de foi parentale, exprimée dès la première lettre, les contraint, parallèlement, à une conduite édifiante. Madame d'Almane revendique la légitimité de sa fonction, l'excellence maternelle conditionne les meilleures qualités enfantines. La démonstration est appuyée par l'évocation antithétique de la mauvaise mère qui a dissipé sa vie à des plaisirs mondains. La punition se porte sur la fille dont le malheur n'est que le résultat des égarements maternels.

La vision manichéenne semble naïve, aujourd'hui. Elle témoigne pour l'époque de la nécessité de semblables injonctions : « *Le sentiment maternel doit être le plus désintéressé de tous, puisqu'il ne peut espérer un retour égal : il fallait par cette même raison qu'il fût plus vif que l'amitié, plus impérieux que l'amour ; lui seul enfin sait tout accorder, tout sacrifier avec la certitude de n'être partagé qu'à moitié. Des frères, des amis, des amants peuvent s'aimer d'une manière réciproque, mais la fille la mieux née aimera-t-elle jamais une mère tendre autant qu'elle en sera chérie*¹⁸ ? » Le traité d'éducation se transforme alors en traité de morale. Le destinataire pri-

17. T. I, lettre XI, p. 87.

18. T. II, lettre XIV, p. 315.

vilégié devient l'éducateur, mis au rang lui-même d'un enfant. Le détournement du projet éducatif transforme le discours en sermon laïque, la fable devient injonction. Ordre est donné aux pères et mères d'être conformes à cet idéal d'honnêteté et de moralité.

L'hybridation générique est le résultat de cette tension entre deux postulats qui se veulent associées : fonctionnalité et mondanité, la première inscrit l'ouvrage dans le registre du traité, du sermon, la seconde l'inscrit dans celui de la fable, du roman, du ludique, de l'imaginaire.

La préface

Composée lors de la seconde édition d'*Adèle et Théodore*, alors que madame de Genlis a reçu des réactions de lecteurs, la préface précise ses intentions et affirme sa légitimité à écrire un ouvrage qui traite d'éducation. Les premières lignes sont convaincantes sur ce point : « Cet ouvrage est le fruit de quinze ans de réflexion, d'observations, et de l'étude la plus suivie des inclinations, des défauts et des ruses des enfants. » D'emblée, elle se place sur le terrain de l'expérience et invalide une approche théorique coupée de la pratique. Là se situe la différence essentielle avec J.-J. Rousseau qui, non seulement, n'a pas élevé d'enfant mais a abandonné sa progéniture!

Curieusement, alors qu'elle a commencé ses fonctions de gouverneur des enfants de la maison d'Orléans et alors que le titre précise bien la double orientation de l'ouvrage, il n'est pas fait mention, dans ces premières pages, de la part accordée à l'intérieur de la relation éducative d'Adèle et de Théodore, à l'éducation princière qui constitue un des socles des propositions genlisiennes en matière de pédagogie. Elle préfère, sans doute, dans ce préambule, taire une situation qui est récusée par beaucoup.

Elle s'adresse, d'abord, aux pères de famille qu'elle encourage à lire tous les ouvrages relatifs à l'éducation puis, elle mentionne exclusivement les mères, sensibles, précise-t-elle, seules capables de conduire un projet éducatif. Elle fait ensuite mention soit de l'enfant qu'il faut comprendre dans son acception générique, fille et garçon, soit de la fille plus souvent évoquée. L'insistance avec laquelle madame de Genlis s'adresse, en priorité aux mères dans la relation mère/fille pourrait faire oublier la portée plus générale de ces lettres sur l'éducation.

Après la diatribe consacrée à Rousseau, à son immoralité, et, par voie de conséquence à celle de ses œuvres, la mise en cause de l'originalité de sa pensée éducative, madame de Genlis revient sur certains propos tenus par ses lecteurs, attitude récurrente dans le texte, et éclaire certains éléments de sa démarche éducative.

La distinction précédemment évoquée entre les fonctions de gouverneur et de précepteur est effacée au profit d'un projet général englobant éducation morale et acquisition de savoirs. Il ne s'agit pas d'entasser des connaissances mais bien d'en saisir les résultats moraux. Cet objectif déclaré – ne pas confondre éducation et érudition – il n'en demeure pas moins que madame de Genlis accorde une large part à la lecture de nombreux livres. Le cours de lecture d'Adèle, constituant une bibliothèque idéale, proposé à la fin du troisième tome en témoigne éloquemment. Elle préconise une méthode d'acquisition qui donne toute sa responsabilité à la mère, à l'instituteur. S'il convient d'engager l'enfant à prendre une part active dans la quête du savoir, il importe de préparer les lectures. L'apprentissage est guidé par un travail préparatoire qui a pour fonction d'expurger, si besoin, le texte à lire et de le commenter, meilleur moyen de former le jugement de l'élève¹⁹. Sa démarche, sur ce point, s'apparente à celle proposée par Fénelon dans son *Traité de l'éducation des filles*²⁰ qui conseille pour les filles des lectures capables de leur former le jugement, comme les livres d'histoire, de poésie, d'éloquence sans envisager de littérature écrite à leur seule attention, l'essentiel étant de sélectionner les ouvrages et de ne pas mettre à leur disposition des textes qui les éloigneraient de leurs devoirs futurs. Sont bannis, cela va de soi, les romans, les comédies et tout récit qui relate des aventures amoureuses. À l'opposé de cette recommandation, la liste impressionnante des lectures faites par Adèle n'écarte pas la littérature romanesque ni les comédies. La baronne n'exclut pas non plus l'apprentissage de la langue italienne, considérée pourtant comme dangereuse. Comme Fénelon, elle opte en faveur d'une méthode qui associe plaisir et travail. Son roman, à l'usage des mères, respecte ce principe d'une présentation divertissante : la mise en scène épistolaire a le mérite de l'alternance entre propos didactique et fiction récréative.

19. Sur la lecture, la lectrice, voir *Lectrices d'Ancien Régime*, sous la direction d'Isabelle Brouard-Arends, Rennes, PUR, collection Interférences, 2003. En particulier Isabelle Havelange, « Des livres pour les demoiselles, XVII^e - 1^{re} moitié du XIX^e siècle » et Nadine Bérenguer, « Lectures pour adolescentes et leurs paradoxes au XVIII^e siècle ».

20. 1689.

L'institution du prince

Madame de Genlis apporte sa contribution, dans ses *Lettres sur l'éducation*, au débat des Lumières sur le rôle accordé au gouverneur dans l'institution du prince²¹. Les lettres insérées au cœur des trois tomes, les trois lettres (XXIV, XXXVI, XLVII) du premier tome, les cinq lettres (I, IX, XXV, XXXVII, XLVI) du deuxième tome, les quatre lettres (XXVII, XXXVII, LIII, LXV) du troisième tome envoyées par le comte de Roseville, frère de madame de Limours, amie de madame d'Almane, au baron d'Almane, mise à part la dernière qui est adressée au prince au moment où le gouverneur laisse ses fonctions, rendent compte de l'inflexion majeure apportée en cette période historique : la reconnaissance du savoir pratique et de la science des faits au dépend du savoir d'érudition, jugé vain et peu apte à assurer au prince les qualités nécessaires pour un bon gouvernement. Elle aborde cette question au tome I, lettre XXVI, qui traite de l'instruction du prince. Les livres d'histoire et de morale en forment les lectures principales. Le prince doit être au fait de la constitution de l'état qu'il gouvernera, il doit connaître l'art militaire, la géométrie pour comprendre l'art des fortifications. Le latin sera enseigné à partir de 12 à 13 ans et jusqu'à 15 ou 16 ans. Dans la mesure où le prince est un protecteur des Lettres, il devra connaître la littérature. La musique, quant à elle, est exclue du champ de la formation. Le comte de Roseville insiste, par ailleurs, sur la nécessité d'imprimer des sentiments de compassion et de bienfaisance chez le prince, alors qu'il est encore jeune. La lettre XLVII du tome I est une leçon de morale pratique. Le gouverneur a préparé une rencontre avec la malheureuse famille Stezen, « *prête à succomber sous le poids affreux de la misère* ». Le prince, lors de cette visite, rencontre la jeune Stoline, fille d'Alexis Stezen dont il sera question plusieurs années plus tard en raison de l'attirance mutuelle des deux jeunes gens. Ce sera l'occasion de conduire une réflexion sur l'état du mariage pour un prince et sur les qualités de la future épouse (lettre XXXVII du troisième tome). Ce troisième tome conduit une réflexion qui anticipe sur la figure royale. Il commence par le voyage du

21. Sur la question de l'institution du prince, se reporter aux ouvrages suivants : *L'Institution du prince au XVIII^e siècle*, Actes du huitième colloque franco-italien des Sociétés Française et Italienne d'Étude du XVIII^e siècle, édité par G. Luciani et C. Volpilhac-Auger, Centre international d'études du XVIII^e siècle, Ferney-Voltaire, 2003 ; *Le Savoir du Prince, du Moyen-Âge aux Lumières*, sous la direction de Ran Halévi, Paris, Fayard, 2002 ; Jean Meyer, *L'Éducation des princes du XV^e au XIX^e siècle*, Paris, Perrin, 2004.

prince dans ses états, il se poursuit par une réflexion sur la nature de la relation qu'un prince doit avoir avec les femmes, et, en particulier, avec celle qui sera son épouse. Les propos sont misogines : il faut se méfier de femmes trop ambitieuses, trop proches des affaires de l'état et il convient de les tenir à l'écart des préoccupations gouvernementales. Le lecteur s'étonne d'une telle attitude dépréciative et s'interroge sur la portée de tels propos : madame de Genlis ne souhaite-t-elle pas signifier qu'elle n'est pas une intrigante et qu'elle sait garder toute la modération due à son sexe ?

La lettre LIII peut être considérée comme une lettre programmatique concernant le choix d'un gouverneur au moment où la jeune princesse, nouvellement épousée, a déclaré sa grossesse. Sont affirmés les principes suivants : choisir un gouverneur non pour son appartenance à la haute aristocratie mais pour ses compétences reconnues et pour sa vertu remarquée, que les parents restent proches et soucieux de l'éducation donnée à leurs enfants, maintenir le prince au sein de la cour, sans lui cacher le sort qui l'attend. Il est fait mention de la gouvernante, estimable et éclairée mais il est précisé qu'elle ne s'occupe de l'enfant que dans ses premières années. Sur ce point également, la réserve de madame de Genlis surprend : elle ne mentionne, à aucun moment, l'éventualité que le gouverneur puisse être une femme. Réserve ? prudence ? retrait volontaire pour mieux affirmer, implicitement, la place unique qu'elle occupe ?

En développant ses positions, madame de Genlis ne participe pas de la position rousseauiste qui estime, dans *Émile*, que l'éducation n'a pas pour objet de conduire à un état particulier. J.-J. Rousseau ne veut pas faire de son élève un magistrat, un prêtre ou un soldat. Il veut en « *faire premièrement un homme* ». Cet objectif ne va pas dans le sens des réflexions menées généralement par les Lumières. Le *Traité d'éducation nationale* de Louis René Caradeuc de La Chalotais de 1761, composé après l'expulsion des jésuites, loué par Voltaire, propose lui aussi une éducation appropriée à chaque catégorie sociale. Elle-même publie, en 1791, un *Discours sur l'éducation publique du peuple* confirmant ainsi qu'un projet éducatif doit être orienté et organisé en fonction de l'élève et de son statut social.

En cette fin de siècle, les esprits sont convaincus de la nécessaire régulation que peut apporter une éducation réfléchie à l'exercice du pouvoir d'un seul homme sur une nation entière. Le gouverneur auprès du prince serait le philosophe auprès du monarque éclairé : il initierait une fonction relayée par une autre présence, celle du conseiller, au moment de l'âge adulte.

La première lettre du comte de Roseville adressée au baron au moment où il prend ses fonctions lorsque le prince a sept ans et demi – il le quittera lorsqu’il aura 19 ans, marié et dans l’attente d’un nouveau-né –, situe son système éducatif dans un intertexte qui parcourt l’ensemble de la réflexion éducative. Une fois de plus, madame de Genlis en la personne du gouverneur, revient sur la nécessité de s’appuyer sur la lecture des ouvrages qui traitent de l’éducation, elle reprend sa diatribe contre J.-J. Rousseau, on y retrouve les propos tenus à son égard dans sa préface, la même condamnation de son manque d’originalité; elle lui reconnaît le seul mérite de déclarer qu’une éducation ne doit pas sacrifier au désir de faire briller son élève. Les références fondatrices sont *Télémaque* (1689), de Fénelon, *Bélisaire*²² (1767), de Marmontel, *De l’éducation d’un prince* de Nicole (1670) et *l’Institution d’un prince ou traité des qualités, des vertus et des devoirs d’un souverain, soit par rapport au gouvernement temporel de ses États ou comme chef d’une société chrétienne qui est nécessairement liée avec la religion*²³ de Duguet de 1729. Elle est au fait des productions les plus récentes sur le sujet puisqu’elle fait référence à l’ouvrage de Basedow, traduit en français par Jean-François de Bourgoing, en 1777, intitulé *De l’éducation des princes destinés aux trônes*²⁴. Ce texte est la source principale qui alimente le propos éducatif. Madame de Genlis, en la personne du comte de Roseville, suit la plupart de ses propositions, sur la commiseration, la modestie du prince à l’égard de ses obligés, sur la méfiance nécessaire à l’égard des courtisans, sur l’obligation, pour le prince, de connaître ses états, sur le bien-fondé des voyages permettant le contact avec la société civile. Le voyage et ses bénéfices intellectuels et humains sont fréquemment un sujet de discussions à cette époque. Si la première moitié du siècle a privilégié le récit de voyage comme mode substitutif de connaissance du monde pour le prince qui n’était pas autorisé à voyager, la seconde lui préfère le contact expérimental, seule manière d’appréhender la réalité de la vie d’un peuple, de son peuple. Fontenelle, pour sa part, a regretté que son élève, le duc de Bourgogne, ne puisse voyager

22. Cf. à ce sujet l’article de R. Grandroute, « À propos de *Bélisaire* : Marmontel et madame de Genlis ou de l’apogée au déclin des Lumières », *RHLF*, n° 1, 1999, p. 41-55. Notons que madame de Genlis écrit elle-même un *Bélisaire* en 1808, paru chez Maradan, Paris.

23. Cet ouvrage est d’abord publié en 1729, à Leyde, Verbeck, puis à Londres en 1739 et est mis à l’index le 22 mai 1745.

24. L’ouvrage original s’intitule *Agathokrator, oder von Erziehung künftigen Regenten*, Leipzig, Fritsch, 1771. Il paraît dans l’édition française sous le titre *De l’éducation des princes destinés aux trônes*, par M. Basedow, traduit de l’allemand par Mr. de B... Yverdon, 1777.

mais il lui a fait parcourir les terres par personnages interposés. Madame d'Almane entreprend un long voyage à travers l'Europe avec ses enfants suivant en cela les préconisations de cette seconde moitié du siècle.

Si *Télémaque* est le livre d'instruction de choix – le prince le reçoit lorsqu'il a quinze ans et au moment de le quitter, son gouverneur recommande à nouveau sa lecture avec les *Pensées* de Marc-Aurèle –, c'est également une référence pour Adèle et Théodore. Se retrouve, en particulier, le couple emblématique du mentor et de l'élève, le modèle de la relation éducative que madame d'Almane reprend sans conteste.

De l'institution du prince à l'éducation de deux jeunes aristocrates se déploient des parcours similaires, des modes de gouvernance construits sur les mêmes principes moraux et éducatifs. L'esquisse, il ne s'agit que de onze lettres, donne une représentation très humaine, voire humaniste de la figure princière. Il est sensible, proche de ses sujets, son épouse, ses amis. Il doit s'opposer à une guerre qui ne serait que de conquête et aspire à un mode de vie éloigné du faste. Nous ne pouvons nous empêcher de penser au futur roi que deviendra le jeune duc de Chartres, la réalité a rejoint la fiction²⁵. Le roman de madame de Genlis est l'un des derniers épigones des ouvrages consacrés à l'institution princière.

Une poétique de l'espace

Une géographie peut-elle être éducative? Assurément quand la volonté de marquer d'emblée le caractère de détermination de l'ordonnancement spatial est à mettre en relation avec la marque particulière de cet ouvrage : roman épistolaire à visée éducative, nous pourrions dire même utilitariste, aux confins du traité d'éducation, du journal de voyage, le tout fondu en un roman épistolaire, curieux mélange de discours moral, de discours pédagogique et éducatif. Les lieux, l'espace sont des ressorts majeurs pour la conduite éducative. Monsieur et madame d'Almane, père et mère d'Adèle et Théodore, relatent à leurs amis leur expérience éducative, avec force détails, conseils, recommandations, dans un souci de prosélytisme clairement exprimé.

25. Cf. Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval, « L'éducation du prince selon madame de Genlis : les textes à l'épreuve de l'histoire », in *L'institution du prince au XVIII^e siècle*, *op. cit.*, p. 169-174.

Madame d'Almane emploie les *topoi* de la vie considérée comme un long chemin plus ou moins chaotique mais qui est, ici, balisée par un guide. Son parcours éducatif s'est employé, en effet, à expérimenter l'apprentissage comme un long voyage avec ses embûches. Dans le cas présent, cependant, aucun événement n'est fortuit... Rappelons que ses derniers mots sont une dénégation d'usage sur l'aspect fictif du récit.

Traité d'éducation, donc, mais aussi journal de voyage puisque la narration s'ouvre sur une disjonction essentielle, la rupture d'avec la ville qui signifie aussi l'éloignement d'avec tout un réseau affectif, amical et ce, pour une durée de quatre années : « *Quand vous recevrez ce billet, mon cher vicomte, je serai déjà à vingt lieues de Paris. Je pars pour l'instant avec ma femme, mes deux enfants, et je pars pour quatre ans*²⁶. »

La ville, Paris qui plus est, lieu de perdition, est néfaste à une éducation bien comprise. Le baron et sa femme s'installent à Béziers. Nous retrouvons là les poncifs de la représentation ville/campagne avec les corollaires obligés vice/vertu, dichotomie bien rousseauiste à laquelle le personnage de madame d'Almane n'échappe pas : « *Ici, tout est simple; j'ai laissé le faste et la magnificence dans cette grande et désagréable maison que j'occupais à Paris*²⁷. »

Le roman s'achève sur le retour d'Adèle et Théodore à Paris. Le cercle se referme mais sur la perspective de la maturité et de l'autonomie.

D'emblée, l'espace et la temporalité s'inscrivent dans la perspective éducative et la légitime, en une opposition structurante, antagoniste (ville, campagne), comprise comme emblématique de la relation de l'homme à son univers. Le lieu réfléchit sur le personnage, l'entraîne dans une dynamique de déchiffrement, pour aboutir à une situation de maîtrise.

L'espace est constitué comme matériel pédagogique, il fonctionne comme un outil, asservi aux projets des éducateurs. Sa représentation et sa gestion sont orchestrées en fonction de finalités didactiques prédéterminées.

Au premier voyage, de la capitale vers la province, première séparation vécue sur le mode de la souffrance, celles des êtres 'abandonnés', succède une série d'autres déplacements, de lieux organisés comme une collection, sur le mode de

26. *Op. cit.*, Le baron d'Almane au vicomte de Limours, le 2 février à trois heures du matin, lettre première, tome I, p. 59.

27. *Ibid*, Lettre II, La baronne d'Almane à la vicomtesse de Limours, le 7 février, T. I, p. 60.

l'accumulation afin qu'ils participent à l'entassement d'expériences, celles de l'élève, de l'impétrant qui découvre des sites multiples construisant l'élaboration d'un savoir, *du* savoir.

Le lieu perd de sa réalité, se transforme et devient un accessoire essentiel pour le pédagogue qui l'utilise, le manipule. Les lieux fréquentés, accumulés, édifient un parcours encyclopédique dont les caractéristiques sont organisées autour d'une géographie limitée à l'Europe (France, Italie, Pays-Bas), aristocratique (château, lieux mondains : salon, théâtre, appartement) ; les déviations à ce cheminement exemplaire, dans le sens où il conduit effectivement à une leçon, sont autant d'occasions de conquête sur le hasard car elles aboutissent inévitablement au retour vers le bon chemin !

L'histoire d'Adèle et Théodore est l'histoire de la conquête, de la maîtrise : conquête des lieux, conquête du savoir, conquête de soi. Dans cette perspective, tous les espaces deviennent des espaces modèles, c'est-à-dire que, par une opération de déchiffrement plus ou moins difficile, ils opèrent le passage de l'opacité à la transparence.

Le personnage doit apporter la preuve de sa capacité à décrypter : l'organisation des lieux, sa gestion, toujours subordonnée par l'éducateur, se construit en une graduation hiérarchisée, savamment orchestrée en fonction du cheminement de l'élève.

Se révèle l'antagonisme structurant de l'espace : deux exemples permettent de comprendre la relation du personnage aux lieux, celui du château dans lequel s'établit la famille d'Almane, sa description se situe au début du roman en opposition aux lieux qu'elle vient de quitter ; Paris et ses artifices, ses salons, ses théâtres, ses relations vaines et hypocrites... L'évocation de la ville fait partie de ces séquences topiques constitutives du système axiologique qui se met en place. Elles participent à l'élaboration de la modélisation de l'espace, espace qui se trouve 'contraint' du fait que sa distribution obéit au projet général.

H. Lafon dans son ouvrage sur les *Espaces romanesques du XVIII^e siècle* met en évidence le rapport privilégié du roman des Lumières avec son espace : il s'exprime en favorisant la modalité du savoir, selon trois perspectives différentes (qui, dans notre roman, ne sont pas exclusives les unes des autres). La première pose d'emblée la transparence, l'espace 'se lit' sans aucune médiation, dans l'immédiateté de sa perception, la seconde exige une pause propice

au déchiffrement, la dernière passe par le prisme 'd'un trajet ou d'un discours'²⁸.

Adèle et Théodore nous propose ces trois modes d'investigation de l'espace. L'ouverture du roman, au début de l'expérimentation par Adèle et Théodore, est, de ce point de vue, caractéristique :

Quand nous voulons faire parcourir à nos enfants tous ces tableaux historiques, suivant un ordre chronologique, nous partons de ma chambre à coucher qui représente l'Histoire sainte (la première de toute puisqu'elle commence à la création du monde); de là nous entrons dans ma galerie où nous trouvons l'histoire ancienne; nous arrivons dans le salon qui contient l'Histoire romaine, et nous finissons par la galerie de monsieur d'Almane où vous avez vu l'Histoire de France. À l'égard de la mythologie, nous la trouvons dans la salle à manger, elle fait ordinairement le sujet de la conversation pendant tout le dîner'²⁹.

Le château³⁰ offre un espace ouvert à la déambulation, déchiffable pour les intelligences enfantines, non seulement immédiatement reconnaissable mais conçu pour se transformer en livre ouvert, la marche rythmant le déroulement du monde, de ses origines au temps présent. L'espace valide l'éducateur dans sa démarche, il est agent de transmission, de transformation.

L'architecture spatiale de la maison est théâtralement agencée : madame d'Almane s'est transformée en metteur en scène, régisseur de l'espace et de ses habitants. La détermination est totale. L'espace comme tableau vivant ! Nous sommes là dans la même relation que Diderot veut instituer entre le spectateur et le spectacle qu'on lui propose : un arrêt sur l'image en quelque sorte dont la fonction est d'opérer l'adhésion du regardant en vue d'une évolution fondamentale. L'action souhaitée par madame d'Almane est, ici, plus de l'ordre de l'insinuation, du conditionnement, pas de choc dramatique, mais une lente imprégnation, quotidienne, continue entre le paysage, le décor et celui qui le regarde.

28. Cf. Henri Lafon, *Espaces romanesques du XVIII^e siècle*, Paris, PUF, 1997, p. 91 : *On peut attendre naïvement du roman des Lumières qu'il nous donne l'image d'une conquête glorieuse de l'espace par le savoir. [...] Il faut essayer de tracer les principales configurations narratives dans lesquelles ce rapport entre personnage et espace s'accomplit. Elles réalisent trois formes de rapport entre personnage et espace : celle où une vérité s'offre dans l'espace de façon évidente, et immédiate, s'expose, celle où cette vérité surgit, renverse ou suspend la durée, dans le dévoilement, la surprise, la métamorphose, celle où la vérité qui vient de loin, doit être rapportée, passer par la médiation d'un trajet, d'un discours.*

29. Madame de Genlis, *op. cit.*, tome I, lettre IX, p. 77.

30. Madame de Genlis reproduit dans l'espace fictionnel ce qu'elle avait organisé à Bellechasse.

L'espace 'se donne' dans le moment même où il est regardé, l'effet de transparence est total et correspond à une relation au monde totalisante (dans l'accumulation du savoir qui signifie implicitement la possession du passé pour ouvrir la voie au présent : le parcours de l'histoire depuis la genèse!) dont l'homme est au centre. Il a une emprise totale sur son environnement, savoir et pouvoir sont associés pour aboutir à la possession du monde. Un monde familial, celui de la maison, bâti, construit, ne laissant pas de place au hasard, à l'imprévu. Espaces privés dans lesquels l'individu se déploie, déambule sans crainte parce qu'il en connaît les codes, les modes d'appropriation et de gestion. Un autre exemple de maîtrise idéale des lieux est celui des manufactures édifiées grâce à l'entreprise de monsieur de Lagaraye. Cité à la Ledoux³², le plan du village est réglé en fonction du projet social qui le structure. Les maisons, ouvertes, laissent voir une propriété 'charmante' : *Tout y respire la gaieté, et tout y peint l'abondance et le bonheur*³³.

Nous sommes, dans ces cas de figure, face à la construction d'un agencement de l'espace tel qu'en recèle le modèle utopique : une architecture entièrement subordonnée à un projet, éducatif, politique, conçu par un maître d'ouvrage exigeant une dépendance absolue des hôtes du lieu impliqués dans la démarche, sous la tutelle éclairée d'un héros modèle porteur de toutes les valeurs des lumières : progrès, générosité altruiste, vertu, travail, concorde...

Mais, il existe aussi d'autres lieux moins malléables, moins souples dont la lisibilité n'est pas immédiate, facteurs de désorientation, au sens propre et figuré, pour un temps donné, en vue d'un retour sur soi dont la fonction est de rétablir le personnage dans son intégrité après une phase de déstabilisation. Après un premier rapport de familiarité succède la confrontation du personnage avec l'inconnu, l'inquiétant voire le terrifiant. Le roman opère, en effet, une gradation judicieuse, dans le repérage de l'espace qui peut aller jusqu'aux stéréotypes du roman noir où le personnage se 'dilue' dans l'espace qu'il occupe par l'effroi que celui-ci inspire, annihilant l'habituelle relation de contrôle.

L'acquisition de la connaissance ne suffit pas. Aux tableaux sur les murs succèdent les tableaux vivants en une dichotomie programmée suscitant chez l'en-

32. Claude Nicolas Ledoux (1736-1806), architecte. Il construisit les Salines d'Arc et Senans, vaste conception architecturale dont l'agencement concentrique est symboliquement organisé en fonction de la destination particulière de chaque édifice. Son ouvrage *L'architecture considérée sous le rapport de l'art, des moeurs et de la législation* fut publié en 1804.

33. T. II, lettre II, p. 260.

fant un rapport de sympathie, de pitié, de joie ou d'affliction afin de provoquer une action morale. Force est de constater que, quoiqu'elle s'en défende, madame de Genlis procède de la même manière que J.-J. Rousseau! Le ressort du tableau charmant lève l'émotion. Les promeneurs, madame d'Almane, ses amis et ses enfants arrivent près de l'habitation de Nicole, une jeune fermière récemment rencontrée :

Cette petite cabane couverte de chaume, est au milieu d'un jardin assez vaste, entouré d'une haie d'épines fleuries; des fruits d'une beauté parfaite, une vue délicieuse, un air parfumé, des ruisseaux d'eau pure et transparente qui se croisent sous les pas en serpentant sur un gazon parfumé de violettes et de thym : tous ces différents objets rendent cette habitation champêtre un des plus agréables séjours de l'univers³⁴.

L'évocation se poursuit par la mise en valeur du bonheur domestique, tableau à la Greuze, émouvant, d'une scène de réunion familiale, de la générosité de ces simples paysans heureux d'offrir les 'fruits de la nature'. Les enfants apprennent ainsi que la simplicité des lieux n'a pas pour corollaire misère et malheurs. Tableau charmant, image touchante : le registre des termes utilisés nous ramène très directement aux principes développés par Diderot lorsqu'il appelle de ses vœux la tragédie bourgeoise capable de susciter par la mise en scène de tableaux émouvants la régénération des mœurs. L'appel à la sensibilité, la levée des émotions les plus simples s'expérimentent et s'activent par le regard. L'assemblée, passive dans un premier temps, éprouve par un processus de contamination, d'identification – elle fait corps avec le spectacle présenté –, la validité physique et morale d'une vie simple au cœur de la nature. Le spectacle de la nature, de ses habitants a valeur d'exemple. Adèle et Théodore assimilent davantage par l'expérimentation que par une suite de principes mal intégrés. La ligne de conduite de madame d'Almane, énoncée dès les premières lettres à son amie – leur donner des exemples et non des préceptes –, se trouve justifiée par de telles représentations à la Greuze.

Encore une fois, la mise en scène d'un moment de vie a identifié lieu et action morale en un raccourci saisissant. L'adhésion, en ce cas de figure, passe par l'épreuve de la différence, son dépassement dans la reconnaissance de valeurs communes. Les lieux, immédiatement 'déchiffrés', induisent une série de conduites qui sont de l'ordre de l'identification.

La dramatisation des lieux peut amener à des confrontations plus terribles, celle de la richesse princière face à la misère mortelle de ses sujets : un épisode est

34. *Op. cit.*, T. I, lettre XXXV, p. 172.

ainsi retracé par l'ami du baron, précepteur du prince qui se justifie d'avoir éprouvé son jeune élève de cette manière par l'intérêt qu'il y a à frapper l'imagination³⁵. Le choc dramatique, évoqué précédemment, donne, en cette situation, son plein effet. Si nous reprenons les cas de figure énoncés précédemment, la connaissance passe ici par la prise de conscience de l'existence de lieux jusqu'à présent inconnus qui doivent être 'assimilés' en quelque sorte par le regard, puis à ce premier acte de révélation surprenante, facteur de déséquilibre psychologique, succède une action de maîtrise sur cette réalité moralement inacceptable qui passe par une médiation idéale, le don, c'est-à-dire que le personnage, grâce à sa générosité, transforme le taudis en un espace habitable. Il s'agit là du deuxième cas de figure évoqué par H. Lafon.

Chaumière ou taudis : la représentation de l'espace obéit à un schéma d'implication très étroite des lieux sur le personnage qui réagit, le lieu provoque. Ces mises en situation sous forme de confrontation de l'espace et du personnage conduisent à un effet de saturation de la motivation narrative. La contrainte joue dans les deux sens par un rapport de double réactivité sur le personnage et sur l'ordonnement spatial.

Adèle et Théodore ou lettres sur l'éducation : le roman de madame de Genlis est un roman éducatif, rappelons-le. À la question qu'on peut se poser au préalable : *quels lieux pour quels personnages?*, induisant une relation de subordination de l'espace au personnage, l'analyse de l'orchestration spatiale nous amène à constater que cette question n'est pas pertinente. En effet, le projet éducatif subordonne entièrement et le personnage qui obéit à une typologie connue et le lieu lui-même fortement contraint. Le lieu est savoir du lieu, immédiat ou après une médiation, et lieu du savoir, d'où l'importance des cabinets, bibliothèques, tableaux... en un refus de l'opacité propre à ce genre romanesque. Personnages et lieux sont fortement dépendants du système axiologique qui les détermine.

Se pose alors la question de l'intégration, en un récit secondaire, d'éléments qui participent davantage d'une esthétique baroque avec récit enchâssé, description de paysages qui relèvent du roman noir et présence de personnages dont les

35. Le comte de Roseville, dans sa lettre au baron d'Almane, termine la relation de son expérience par ces propos (T. I, lettre XLVII, p. 209) : *Cependant, je n'approuverais pas que des scènes semblables fussent renouvelées trop souvent : le plus grand de tous les dangers serait d'accoutumer à ces objets pathétiques et terribles : il s'agit de frapper l'imagination, de lui laisser un point de vue sur lequel à jamais elle puisse se fixer ; il faut développer la sensibilité, mais surtout craindre de l'affaiblir et de l'épuiser par trop d'épreuves.*

caractéristiques les situent fort à l'écart de la constellation habituelle des personnages de ce roman. Êtres possédés par leur passion, malheureux sans espérance de secours : en totale opposition avec des personnages comme madame d'Almane, monsieur de Lagaraye ou le comte de Roseville qui s'emploie à former un prince éclairé.

À la fin du tome II, les voyageurs, au cours de leur périple en Italie, écoutent l'histoire de la duchesse de C... qui vit à Albenga « *retirée dans une maison qu'elle a fait bâtir dans la partie la plus solitaire de la plaine; elle vit dans la plus grande retraite*³⁶. »

La duchesse raconte comment elle a été mariée à un homme cruel, qui, à la suite d'une jalousie morbide, l'a tenue enfermée dans un souterrain pendant neuf longues années. Le récit s'apparente au roman noir. Solitude, ténèbres, effroi, tous les ressorts du pathétique voire du tragique sont ici employés en une série d'ingrédients utilisés en d'autres romans des lumières, comme *Cleveland*, par exemple, dont madame de Genlis apporte la preuve qu'elle en connaît les rouages³⁷.

Le récit de cette infortune, justifiée par la volonté de donner une leçon, raconte le malheur des passions. Il fonctionne en 'creux' et propose des configurations paradoxales à celles précédemment organisées. La digression narrative, le temps suspendu (en une analogie avec la vie suspendue de la recluse) ouvre l'accès à un savoir caché, le mode de fonctionnement n'est plus celui de l'accumulation et du contrôle de soi et des lieux, mais s'élabore en un contraste paradoxal, ténèbres/lumières, souterrain/vérité intérieure. À l'espace ouvert du voyage est ici préféré le cheminement intérieur, celui du cœur et de l'âme... avec un doublement de l'effet : déplacement géographique et histoire dans l'histoire.

L'épisode du souterrain ne s'intègre pas à la fiction éducative, il fonctionne comme un exemple, de manière inversée, en dehors de toute forme d'implication pour les impétrants que sont les adolescents Adèle et Théodore. Digression narrative, il n'est pas pris dans les rets de la topographie éducative soigneusement mise en place par madame d'Almane.

Roman éducatif et cartographie : un repérage de critères opératoires permettant d'établir une topographie d'*Adèle et Théodore*, une géographie éducative,

36. T. II, lettre XXXVIII, p. 370.

37. Je vous renvoie à l'article d'Aurelio Principato, « La caverne de Cleveland », *CAIEF*, n° 46, mai 1994, p. 297-311.

détermine trois caractéristiques essentielles : l'exhaustivité associée à l'apprentissage, l'éducateur anticipe toutes les rencontres avec les lieux les plus divers, privés et publics, pour les maîtriser. La seule exclusion concerne les lieux sauvages. La géographie de ce roman est civilisée, policée, européenne, sans discrimination sexuelle. Seuls, les appartements privés sont sexués, le père et son fils dorment dans la même chambre, il en est de même pour la mère et sa fille.

La détermination en relation avec ce qui précède : le hasard est honni, l'environnement est balisé. Même une rencontre fortuite avec des lieux non familiers naturels ou domestiqués (précipice, falaise, taudis, chaumière...) est immédiatement mise en situation par un discours de rationalisation de la part du guide qui élimine toute possibilité de désordre.

La modélisation, enfin : les précédents critères sont asservis à la cohérence du projet éducatif dont les buts essentiels sont l'instruction et l'édification morale.

La relation nature/culture

L'empreinte rousseauiste parcourt ces lettres sur l'éducation même si madame de Genlis se défend d'accorder de l'intérêt aux conceptions de J.-J. Rousseau. Pourtant, la relation nature/culture dans le projet éducatif conduit par madame d'Almane est l'objet d'une stratégie judicieusement menée, conduite progressivement qui a pour fonction de déterminer l'élève à faire des choix de vie dans lesquels la relation à la nature est privilégiée.

Madame de Genlis considère que la nature et le regard que chacun peut porter sur elle, regard spontané ou orienté, est un facteur essentiel de formation de l'individu. Nature et société sont liées dans la fiction en une contiguïté dialectique. Contiguïté exploitée de manière argumentée, exprimée dès les premières lignes du roman : celui-ci s'ouvre sur une rupture, un départ, un voyage de la ville vers la campagne, de Paris vers le Languedoc. Éloignement justifié par des considérations éducatives. Le motif de l'antinomie ville/campagne est posé en ouverture narrative : cette position stratégique nous éclaire d'emblée, sur un premier postulat, premier dans l'ordre d'apparition narrative, premier dans l'ordre des principes qui gouvernent le système de valeurs de ce roman à thèse : vivre de manière vertueuse exige une géographie naturelle, un soleil languedocien plutôt que parisien. Sur la porte du vestibule de la demeure provinciale est inscrite cette

sentence : « True happiness is of a retired nature, and an enemy to pomp and noise³⁸. »

Les conséquences sur l'organisation de la temporalité et de l'espace, sur le chronotope³⁹ romanesque ne sont pas neutres. Elle permet d'appréhender le personnage, ses évolutions dans son rapport au monde, et en particulier de suivre le parcours d'une expérience qui, parce que l'écriture est didactique, a valeur de modèle. Les questions que posent de telles dispositions sont, entre autres, les suivantes : la nature, brute ou déjà transformée par la main humaine, sert-elle un ordre du monde anthropomorphe ? Est-elle dans un rapport euphorique de sujétion avec une puissance supérieure, l'homme en l'occurrence ou Dieu, (la vision genlisienne est anthropomorphe, la part laissée à l'homme en fait un individu autonome), pose-t-elle au contraire un obstacle insurmontable à l'expérience humaine, signant ainsi la vanité dysphorique d'une emprise sur une force supérieure ? En bref, quels rapports à la nature entretient une fiction éducative, la variabilité des modes de représentation et de relation est-elle présupposée par un système axiologique qui écarte toute fonction décorative à ces représentations et relations au profit d'une détermination contraignante⁴⁰ ?

Dans cette perspective, aucune place n'est laissée au hasard. Le premier tome se termine sur le projet d'un départ vers la Bretagne car madame d'Almane souhaite faire admirer de près la vertu à ses enfants personnifiée, à son avis, par monsieur et madame de Lagaraye, personnes de haut mérite qui, à la suite du décès brutal de leur fille unique, consacrent leur fortune et leurs vies aux soins des indigents.

Le premier tome 'ordonne' le monde dans lequel vivront les jeunes enfants, Adèle et Théodore. La sentence précédemment évoquée signale, d'emblée aux visiteurs et aux lecteurs que nous sommes, l'idéal de vie qui prévaut dans cette campagne éloignée : c'est celui de la médiocrité. Pas de luxe, pas de

38. *The Spectator*, premier volume.

39. Défini ainsi par Mikhaïl Bakhtine dans son ouvrage, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1987, p. 237 : « corrélation essentielle des rapports spatio-temporels, telle qu'elle a été assimilée par la littérature », la « fusion des indices spatio-temporels, en un tout intelligible et concret. »

40. De la même manière qu'Henri Lafon évoque la notion d'objet-thèse auquel est appliqué divers discours idéologiques, on pourrait évoquer dans le roman pédagogique la notion de 'nature thèse' qui situe celle-ci dans un rapport manichéen entre le bien et le mal : cf. Henri Lafon, *Les Décors et les choses dans le roman français du dix-huitième siècle de Prévost à Sade*, Oxford, The Voltaire Foundation, 1992.

surabondance de biens, pas de sociabilité mondaine maintes fois décriée dans le roman. Le décor autour du château en l'occurrence le jardin conçu avant l'arrivée de monsieur et madame d'Almane dans une perspective ornementale participant de l'esthétique des jardins à la française, a été transformé : l'esthétique fait place à la fonctionnalité. Charmilles et labyrinthe ont disparu au profit de plantations d'arbres propices à la promenade, les marronniers ont été conservés pour leur ombrage bienfaisant. Quelques montagnes subsistent non pour le plaisir des yeux mais pour servir d'exercices physiques aux enfants. Le projet éducatif recherche une permanente interaction entre soi et le monde. La nature n'existe pas comme indépendante et autonome. Elle se fait leçon expérimentale, les éduqués apprennent à compter le nombre d'arbres dans une allée, à mesurer l'espace des yeux, la *libido sciendi* n'épargne rien. Le spectacle de la nature devient leçon de choses. Mathurin le jardinier est le premier maître désigné par la mère, il énumère et décrit les végétaux que les enfants rencontrent dans leur déambulation et il est chargé de leur apprendre l'art de cultiver le petit jardin que chacun possède. Emprise, maîtrise, possession, l'acte éducatif rend lisible le rapport au monde, aux choses par la qualification, nommer les plantes, par la fonctionnalité de l'espace naturel : une montagne pour apprendre à la parcourir, à dominer l'obstacle.

Certaines circonstances, fortuites⁴¹, amènent à la construction d'un discours *a posteriori* sur l'heureux ordonnancement de la nature. Madame d'Almane relate à la vicomtesse de Limours, sa principale interlocutrice, un épisode qui l'autorise à affirmer son principe majeur : « *Ne leur donner pour premières leçons de morale que des exemples, et non des préceptes*⁴². » La démonstration se construit sur une structure antagonique : celle-ci permet de réfléchir une vision manichéenne de la nature et de la société. Les personnages secondaires dans ce roman se divisent principalement en deux catégories déterminées selon leur appartenance à la société, la culture ou par leur lien avec le monde naturel. Mathurin appartient à cette deuxième catégorie mais sa fonction en fait un médiateur puisqu'il instruit les enfants et leur permet ainsi de pénétrer dans l'espace naturel, espace qui leur est inconnu avant qu'il ne leur devienne familier. L'antagonisme premier est alors dépassé. Certains personnages ont une pure fonction démonstrative, c'est le cas de la jeune paysanne Nicole, rencontrée par hasard lors d'une promenade

41. Ou du moins présentées comme telles dans la narration.

42. T. I, lettre XI, p. 90.

d'Adèle dans les champs. La jeune femme, ses parents, son univers quotidien participent du motif narratif de ce que nous pourrions considérer comme un *locus amoenus* par la description qui est faite de ces personnages et de leur cadre de vie.

Lorsque le comte de Roseville relate au baron d'Almane la rencontre avec la famille Stezen, il ne manque pas de souligner le fait qu'elle habite dans un quartier urbain. Le lecteur ne saura, d'ailleurs, jamais précisément l'identité princière et la géographie des épisodes évoqués. Cette imprécision tranche avec le souci permanent de madame d'Almane d'ordonner les lieux en les nommant. La démonstration est simple, voire simpliste : la ville est incapable de subvenir aux besoins des plus pauvres, faim, froid, maladie sont le tribut des malheureux. La dichotomie ville/campagne est construite sans nuances, « *mauvaise échelle de bois* », « *grenier habité par l'infortunée famille* », « *galetas éclairé par une triste lampe*⁴³ ». À chaque occurrence, le spectateur, en homme sensualiste, réagit. Des hommes, des femmes peuplant un paysage, des objets dont la présence est toujours signifiante dans la mesure où ils entretiennent un rapport de fonctionnalité avec l'humain concourent à l'homogénéité, à la monosémie de l'ensemble des messages. Madame de Genlis nous convie à un cours de vertu expérimentale. Le caractère impressionniste de l'exemple ne saurait suffire, chaque spectacle est ensuite commenté, ordonné par celui qui l'a provoqué, organisé. Les rencontres ne sont pas fortuites et le gouverneur doit s'assurer de la lisibilité de sa leçon. La visite dans la petite cabane ou dans le taudis du grenier, après le choc visuel, amène à une réflexion morale conduite par l'élève lui-même, meilleure preuve de la viabilité et de l'intérêt de l'expérimentation.

Le deuxième tome commence par la visite en Bretagne annoncée à la fin du premier tome : l'élève est déjà partiellement formé. À l'éloignement géographique, la Bretagne puis l'Italie pour un voyage de dix-huit mois, se confond l'éloignement temporel : la distance spatiale et temporelle modélise encore davantage la polarité primordiale entre espace bâti (les manufactures de monsieur de Lagaraye, les maisons attenantes construites pour les artisans et leur famille) et la nature sans artifice. Le décor sauvage et effrayant de certains cols montagnards entre la France et l'Italie est tempéré par la vue apaisante, au loin, de la plaine cultivée, maîtrisée par l'industrie humaine : « *L'aridité des rochers,*

43. T. I, lettre XLVII, p. 208.

l'aspect imposant des montagnes forment un contraste singulier avec la beauté riante et la fertilité de la plaine⁴⁴. »

La nature offre deux visages dissemblables en un même moment, l'inquiétude, l'ébranlement provoqués par le premier sont immédiatement dissipés par la vision d'une nature maîtrisée. Encore une fois, la diversité des spectacles, la représentation qui en est proposée concourent à organiser une scénographie 'naturelle' à travers le motif récurrent de la déambulation, du voyage, d'où il ressort, *in fine*, un ordre du monde harmonieux.

Le tome III marque, essentiellement, le retour à la 'civilisation' parisienne et mondaine, retour progressif puisqu'il transite par Rome, la Hollande, un séjour pour Adèle et sa mère de six mois dans un couvent afin de préparer l'entrée de la jeune fille dans le monde. L'espace naturel (synonyme de vie privée, familiale, amicale) s'estompe au profit des espaces publics variés que devra côtoyer la jeune femme. Cette introduction dans l'espace public, réputé dangereux, artificiel et frivole, n'est possible que parce qu'elle a été préparée par la connaissance d'autres manières de vivre, de sentir, en particulier grâce au truchement de la nature, ce grand livre du monde.

Le retour vers Paris signifie que l'élève, qui n'en sera bientôt plus un, a acquis les outils nécessaires au déchiffrement de son espace. Voir, premier moment de la connaissance, s'associe désormais au pouvoir, celui du déchiffrement du milieu, naturel ou urbain ; il passe de la connaissance à la reconnaissance, de la visibilité à la lisibilité de son environnement. La conséquence de cette compréhension passe par le refus de modèles considérés comme aristocratiques, le luxe, l'apparat ostentatoire avec ses corollaires de dégradation morale au profit de valeurs 'bourgeoises' dont la simplicité, le souci de l'économie domestique s'associent avec la vertu. L'étude du milieu est une des fonctions principales des voyages. Les mœurs sont observées, jugées. Considérons cette description de l'Italie et de la Hollande. Nous sommes à la moitié du troisième volume, le voyage s'achève. Le commentaire est éloquent :

« Les deux pays qui me paraissent contraster le plus entre eux, sont l'Italie et la Hollande : en Italie, la nature est majestueuse et variée, elle présente partout de grands effets, d'énormes rochers, de hautes montagnes, des précipices, des cascades ; en Hollande, le pays est toujours plat, uniforme, des canaux, de la verdure, de petites plantations,

44. T. II, lettre XXXVIII, p. 369.

c'est toujours la même chose. En Italie, on trouve à chaque pas d'antiques monuments qui retracent les faits les plus anciens de l'histoire; l'architecture moderne y est grande, noble, imposante, tout y frappe l'imagination, tout y demande du détail, de l'attention et de l'examen; les tableaux comme le reste, y sont toujours d'un genre héroïque et sublime; en Hollande, aucun vestige de monuments, tout paraît neuf, rien n'a l'air antique ou vieux [...]. Tout est agréable, mais petit et sans aucune noblesse.

La comparaison, contrastée, se poursuit, la chute est brutale :

En Italie, les hommes sont vains, artificieux, paresseux; en Hollande, ils sont bons, simples, industriels, laborieux, ils méprisent le faste et la magnificence⁴⁵.

Madame d'Almane n'entretient aucune équivoque sur ses choix. Ils interrogent sur les rapports entretenus entre le beau, l'utile, le vrai. D'une Italie majestueuse et héroïque à une Hollande sans éclat et industrielle, les préférences éclaireront un mode de relation où l'homme se trouve au centre, il organise son univers, le contrôle et en tire des revenus. Le baron et la baronne d'Almane sont des possédants, soucieux de faire fructifier leurs biens grâce à une gestion organisée. Le paysage hollandais répond davantage à leur éthique utilitaire. De ce point de vue, maintes similitudes existent entre la communauté de Clarens et la propriété languedocienne dans l'administration patrimoniale.

Le spectacle de la nature participe de l'édification du sujet car il est enseignement. Se dessine le profil d'un homme (à la manière de l'aristocrate anglais) en accord avec un modèle naturel qui sait puiser en lui les ressources nécessaires à son bien-être physique et moral, mœurs et vertus ne pouvant se dissocier. Ainsi construite, la relation à la nature participe de l'optimisme des Lumières. *Adèle et Théodore* est plus qu'un roman d'éducation. Il sollicite une transformation de son lecteur, une modification de son système de valeurs, de l'entassement de richesses improductives ou de dépenses inconsidérées à la valorisation des biens, ceux, en particulier offerts par la nature qui ouvre une voie progressiste à un modèle d'organisation territoriale.

Madame de Genlis, dans sa préface, se défend d'écrire un traité d'éducation. La pesanteur de certains passages, pourtant, nous fait oublier la fiction au profit de l'énoncé de grands principes. La fin de l'ouvrage propose un cours de lecture

45. T. III, lettre XXXII, p. 520.

très développé où le choix des livres à lire est organisé en fonction des âges en relation avec la future fonction sociale de l'enfant. Entre un savoir livresque et un savoir construit au sein de la nature s'établit une hiérarchie en faveur de ce dernier. Le premier est un relais nécessaire, un jalon, un outil utile mais c'est d'abord dans sa relation à son milieu naturel que l'élève acquiert une morale et une pratique de vie. C'est pourquoi, le spectacle de la nature est un enjeu essentiel de la politique éducative genlisienne. Le roman d'*Adèle et Théodore* est l'occasion, pour madame de Genlis, de développer un modèle bourgeois dans lequel les valeurs familiales, autour des figures paternelle et maternelle, structurent le développement physique et moral de l'enfant. La sociabilité se regroupe dans l'enceinte familiale élargie à quelques amis choisis, dans un espace privé, harmonieux. Plus de vingt années séparent *La Nouvelle Héloïse* d'*Adèle et Théodore*, vingt années qui ont permis une maturation dans l'exposition de principes éducatifs, une confirmation de figures tutélaires comme le couple parental dont la mère constitue un pilier majeur et le bien-fondé d'une économie domestique construit dans un cadre de vie proche de la nature⁴⁶.

À propos du texte

L'édition originale sur laquelle nous avons travaillé date de 1782. Elle succède de peu de mois à la première, publiée chez Lambert et J.-F. Baudouin à Paris qui a reçu une approbation le 5 janvier 1782. Celle-ci ne comporte pas de préface, à la différence de la deuxième édition. Elle est disponible à la BN sous la cote R 23239-23241.

La deuxième édition est parue chez le même éditeur et se présente en trois tomes, de respectivement 460, 430 et 464 pages. Le premier et le deuxième tomes comportent la même préface, numérotée de I à XIX. Le troisième tome contient un cours de lecture suivi par Adèle et la table des matières des lettres relatives à l'éducation des princes, non paginée. Les trois tomes contiennent successivement 63, 47 et 69 lettres. Madame de Genlis complètera cet ouvrage, quelques mois plus tard, par son *Essai sur l'éducation des hommes, et particulièrement*

46. Voir à ce sujet I. Brouard-Arends, *Vies et images maternelles dans la littérature française du dix-huitième siècle*, Oxford, The Voltaire Foundation, 1991.

des princes par les femmes, pour servir de supplément aux Lettres sur l'éducation (1782).

Cette deuxième édition a été préférée à la première en raison de l'intérêt de sa préface composée après les premières réactions de ses lecteurs. Le texte, par ailleurs, est sensiblement identique à la première version. La préface explique précisément sur quoi ont porté les ajouts et modifications : la suppression d'une notice relative à la prière aux agonisants, la modification du passage sur le mensonge dans la lettre XIX du troisième tome, quelques réflexions sur l'aumône qui ont choqué quelques personnes ont été supprimées et, enfin, l'ajout de la préface.

L'ouvrage connaît un succès immédiat, madame de Genlis relate dans ses *Mémoires* que la première édition s'est vendue en une semaine. En témoignent les traductions en anglais, espagnol, italien, néerlandais, russe qui se succèdent pendant plusieurs années⁴⁷.

L'édition présente suit les évolutions graphiques et phonétiques de la langue moderne. Les noms de lieux et de personnes ont été modernisés. Par contre, la ponctuation originale a été respectée, de même que l'emploi de la majuscule et de l'italique pour certains mots ou expressions.

Les notes de l'autrice sont en bas de page et appelées par une lettre, les notes de l'éditeur sont à la fin du volume et sont en chiffres.

Nous proposons un index des lieux, des noms propres et des œuvres citées.

47. Voir la très utile bibliographie consacrée à madame de Genlis et son œuvre par Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval, dans la *Bibliographie des Écrivains français*, Memini, 1996.